

source, pour augmenter son capital utile ou agréable, on augmente ses capitaux, sa fortune, quoiqu'on n'augmente pas ses revenus.

Les capitaux de cette sorte se forment, comme tous les autres sans exception, par l'accumulation d'une partie des produits annuels. Il n'y a pas d'autre manière d'avoir des capitaux, que de les accumuler soi-même, ou de les tenir de quelqu'un qui les a accumulés. Ainsi nous renvoyons, à ce sujet, au chapitre onzième, où l'on a traité de l'accumulation des capitaux.

Un édifice public, un pont, une grande route, sont des revenus épargnés, accumulés, formant un capital dont la rente est un produit immatériel consommé par le public. Si la construction d'un pont ou d'une route, jointe à l'acquisition du fonds de terre sur lequel s'est faite cette construction, a coûté \$200,000, le puiment de l'usage que le public en fait chaque année peut être évalué à \$10,000. S'il y a, en outre, pour \$300 d'entretien annuel, la consommation que le public fait de cette construction peut alors être évaluée \$10,300 par an. Il faut nécessairement calculer ainsi, lorsqu'on veut comparer le profit que retirent les contribuables par l'usage, avec les sacrifices qu'on a exigés d'eux. Cet usage, qui coûte ici, par supposition, \$10,300, est un bon marché pour le public, s'il lui procure annuellement, sur ses frais de production, une épargne qui excède cette somme, ou, ce qui revient au même, une augmentation de produits. Dans le cas contraire, c'est un mauvais marché que l'administration a fait faire au public.

Il y a des produits immatériels auxquels un fonds de terre a la principale part. Telle est la jouissance qu'on retire d'un parc, d'un jardin d'agrément. Cette jouissance est le fruit d'un service journalier rendu par le jardin d'agrément, et qui se consomme à mesure qu'il est produit.

On voit qu'il ne faut pas confondre un terrain productif d'agrément avec des terres absolument improductives, des terres en friche. Nouvelle analogie qui se trouve entre les fonds de terre et les capitaux, puisqu'en vient de voir que, parmi ceux-ci, il s'en trouve qui sont de même productifs de produits immatériels, et d'autres qui sont absolument inactifs.

Dans les jardins et les parcs d'agrément, il y a toujours quelque dépense faite en embellissement. Dans ce cas, il y a un capital réuni au fonds de terre pour donner un produit immatériel.

Il y a des parcs d'agrément qui produisent en même temps des bois et des pâtures. Ceux-là donnent des produits de l'un et de l'autre genre. Les anciens jardins français ne donnaient aucun produit matériel. Les jardins modernes sont un peu plus profitables ; ils le seraient davantage, si les produits du potager et ceux du verger s'y montraient un peu plus souvent. Sans doute ce

serait être trop sévère que de reprocher à un propriétaire aisné les portions de son héritage qu'il conserve au pur agrément. Les doux momens qu'il y passe entouré de sa famille, le salutaire exercice qu'il y prend, la gaité qu'il y respire, sont des biens aussi, et ce ne sont pas les moins précieux. Qu'il dispose donc son terrain selon sa fantaisie ; qu'on y voie l'empreinte de son goût, et même de son caprice : mais si, jusque dans ses caprices, il y a un but d'utilité ; si, sans recevoir moins de jouissances, il recueille aussi quelques fruits, alors son jardin a bien un autre mérite ; le philosophe et l'homme d'état s'y promèneront avec plus de plaisir.

Un pays tout entier peut de même s'enrichir de ce qui fait son ornement. Si l'on plantait des arbres partout où ils peuvent venir sans nuire à d'autres produits, non seulement le pays en serait fort embellî, non seulement il serait rendu plus salubre, non seulement ces arbres multipliés provoqueraient des pluies fécondantes ; mais le seul produit de leur bois, dans une contrée un peu étendue, s'éleverait à des valeurs considérables.

Les arbres ont cet avantage que leur production est due presque entièrement au travail de la nature, celui de l'homme se bornant à l'acte de la plantation. Mais planter ne suffit pas : il faut n'être pas tourmenté du désir d'abattre. Alors cette tige, maigre et frêle dans l'origine, se nourrit peu à peu des sucs précieux de la terre et de l'atmosphère ; sans que l'agriculture s'en mêle, son tronc s'enfle et se dure, sa taille s'élève, ses vastes rameaux se balancent dans l'air. L'arbre ne demande à l'homme que d'en être oublié pendant quelques années : et pour récompense (lors même qu'il ne donne pas de récoltes annuelles), parvenu à l'âge de la force, il livre à la charpente, à la menuiserie, au charbonnage, à nos foyers, le trésor de son bois.

De tout temps, la plantation et le respect des arbres ont été fortement recommandés par les meilleurs esprits. L'historien de Cyrus met au nombre des titres de gloire de ce prince, d'avoir planté toute l'Asie-Mineure. En certains pays, quand un cultivateur se voit père d'une fille, il plante un petit bois qui grandit avec l'enfant, et fournit sa dot au moment où elle se marie. Sully, qui avait tant de vues économiques, a planté, dans presque toutes les provinces de France, un très grand nombre d'arbres : j'en ai vu plusieurs auxquels la vénération publique attachait encore son nom, et ils me rappelaient ce mot d'Addison, qui, chaque fois qu'il voyait une plantation, s'écriait : *Un homme utile a passé par là* (1).

Jusqu'ici, nous nous sommes occupés des

(1) Que ne plantons-nous, à Montréal, des ormes, des érables, marronniers, cèdres et sapins, tout le long de nos quais magnifiques, de nos larges rues McGill, Craig, Sherbrooke, et autres, et sur toutes nos places publiques ? Dans nos campagnes nues et dépourvues, que chaque maisonnette blanche ne se fait-elle un nœud d'ombre et de verdure ? — Quels embellissements pour la ville et la campagne ! et si peu coûteux en comparaison de leurs avantages !

agents essentiels de la production, des agents sans lesquels l'homme n'aurait d'autres moyens d'exister et de jouir que ceux que lui offre spontanément la nature, et qui sont bien rares et bien peu variés. Après avoir exposé la manière dont ces agents, chacun en ce qui les concerne, et tous réunis, concourent à la production, nous avons repris l'examen de l'action de chacun d'eux en particulier, pour en acquérir une connaissance plus complète. Nous allons examiner maintenant les causes accidentnelles et étrangères à la production, qui favorisent ou contrarient l'action des agents productifs.

Montréal, 9 septembre 1845.

POUR LA REVUE CANADIENNE.

Etudes historiques.

QUELQUES MOTS SUR LE SEPTIÈME ÂGE DU MONDE.

Chacun sait que cet âge s'étend depuis la bataille de Marathon, 490 ans avant J. C. jusqu'à la naissance d'Alexandre, 356 avant J. C. ; que c'est l'âge de la gloire de la Grèce et qu'il comprend 134 ans.

Il nous semble qu'il importe beaucoup de séparer, aussi peu que possible, l'étude de l'histoire du peuple de Dieu, de celle des peuples contemporains. Car bien que, dans cet âge, l'histoire des Juifs n'occupe pas une place remarquable, il ne faut pourtant pas en conclure que tous les événements, dont il va être question, sont tellement étrangers au peuple de Dieu qu'il convienne de les omettre dans un cours d'histoire sacrée ; car cette conclusion nous conduirait à omettre, pour ainsi dire, presque tout ce qui se rattache au septième âge. Quelle lacune ne laisserait pas alors un aussi étrange procédé ! Un espace de 134 ans, durant lequel les plus beaux faits de l'histoire de la Grèce, ainsi que de celle de Rome, ont eu lieu ! Et sous le prétexte que ce ne fut qu'au commencement du huitième âge, que la faveur avec laquelle Alexandre-le-Grand traita le peuple juif, les fit respirer, et qu'en leur rendant leur pays, leurs lois et leur religion, et les exemptant, tous les sept ans, de payer le tribut, il consomma l'œuvre de tolérance et de justice dont le progrès devait sa source à Cyrus, irait-on interrompre le cours des événements, pour la seule et unique satisfaction de suivre un vieux sentier tracé dans un temps où l'on jugeait assez volontiers sur la foi d'autrui, sentier battu et rebattu.

D'ailleurs, pour celui qui observe de près et qui lit l'histoire pour connaître la cause des choses, ainsi que les hommes qui sont les instruments dont la Providence se sert pour accomplir ses grands desseins, n'y a-t-il rien, dans l'histoire Romaine et dans celle de la Grèce, n'y a-t-il rien qui serve à expliquer la suite des temps en ce qui se rattache aux persécutions systématiques qu'a éprouvées le peuple juif. Ne voit-on pas que la position sociale des Romains et leurs rapports avec